

Liberté

Lettre à André Belleau sur la poésie et l'errance

Fernand Ouellette

Poètes du Québec
Volume 14, numéro 1-2, 1972

URI : id.erudit.org/iderudit/30627ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1972). Lettre à André Belleau sur la poésie et l'errance. *Liberté*, 14(1-2), 5-9.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Lettre à André Belleau sur la poésie et l'errance

Ce n'est pas sans un certain tremblement que je livre au lecteur l'ensemble de mes poèmes, lequel résulte d'un travail de vingt ans.

Certes, je sais encore moins qu'hier ce qu'est l'écriture poétique, mais plus qu'hier je suis aux mains d'une force qui m'ébranle radicalement et me pousse à l'errance totale.

On a dit que les Muses grecques étaient filles de Mémoire, et qu'elles étaient apparues pour la parole laudative, la parole qui maintenait ce qui *est*, la parole qui sauvait de l'oubli. Aussi avec quelle intensité Pindare officiait-il sa liturgie, conscient de garder à la surface les actes et les êtres mortels qui s'évanouissaient « sous le voile noir du silence ». Il écrira dans la quatrième *Néméenne* : « La parole survit longtemps aux actes, si c'est au fond de notre âme que, par la faveur des Charites, notre langue puise son inspiration. » Qui fut plus conscient que le corps de l'homme subit « l'appel de la mort » ? Mais le célébrant Pindare était sans doute moins prêtre que roi. Il faisait d'un simple mortel, par la seule vertu de sa célébration, l'égal des rois. Pour lui, il y avait un écart de pouvoirs, de puissance, mais non de niveau d'être, entre les dieux et les mortels. Par la « sublimité de l'esprit » nous nous approchions des Immortels. Cependant, la poésie, la « démence poétique », dupe-t-elle comme l'a prétendu Aristote ? Faut-il détruire le manuscrit de l'*Enéide* se demande le Virgile de Broch ? La véritable célébration ne s'est-elle tue depuis longtemps ? Faut-il se souvenir que nos membres sont périssables, et que notre dernier « vêtement » sera la terre ?

Bien entendu nous ne sommes plus des officiants. D'ailleurs notre société n'a cure de la Parole, puisqu'elle s'est donnée entièrement à la Puissance. N'avons-nous pas abandonné la mémoire à l'ordinateur, aux bibliothèques, aux musées ? La mémoire est institutionnalisée. On n'a que faire du forçement des poètes qui veulent accomplir l'être dans quelques formes privilégiées et sublimes. La mémoire a pris en charge le quantifiable. L'homme s'imagine qu'il se souvient. Dans une époque où la mathématique est souveraine, les dieux ont déserté. Que reste-t-il de la romantisation d'une Novalis, de l'élévation à la puissance qualitative ?

La contre-culture nous envahit. L'écriture dégoulinante, psychédélique se substitue à la recherche totalisante. La dissolution atteint toutes choses. Quelques-uns s'efforcent, par diverses médiations chimiques ou autres, de retourner vers les puissances obscures, les éclatantes forces vierges qui fascinaient un Rousseau ; quelques-uns, qui n'ont pas subi la passion de Hölderlin et n'ont pas arraché à bout de mots et de vigile interminable leur innocence, rêvent de revenir au chaos originel. Or, qui peut même évoquer le chaos originel sans ébranler, tourmenter profondément son âme ? Quelle innocence ne faut-il pour oser dire, à l'instar de Hölderlin, pensé par Heidegger, que le « Chaos est le Sacré lui-même » Mais non ! parmi nous l'entropie est maîtresse. Le processus d'unification est bafoué. L'incohérence et l'errance sont confondues.

Ne suis-je de plus en plus seul, démuné de valeurs, sur la voie étroite, dans une odyssee obscure où les éclats solaires de l'épique sont bien éteints ? Je dois marcher comme un aveugle sans percevoir le moindre pôle, ni espérer la moindre Ithaque. Hors de la gravitation d'un centre, je suis conscient de divaguer dans l'espace profane, mais dans un espace fragile, très vulnérable sur lequel semble suspendue la foudre du sacré. En outre, je vois mal comment je pourrais me rendre disponible dans cet espace désert, si quelque faible lumière ou quelque fulgurance ne m'avaient éveillé l'âme.

En fait ce qui se meut dans l'errance, pour employer la magnifique expression de Novalis, c'est le *fond de l'âme*. N'est-

ce pas dans ce sens qu'il a dit que la poésie était l'art « de mettre en mouvement le fond de l'âme » ? Sans doute mes poèmes sont-ils des mouvements du fond de l'âme, lesquels ne viennent à l'être que dans l'errance même de la parole. Cette errance me semble l'anti-entropie par excellence. *C'est une errance créatrice de rassemblement.* Elle va dans la nuit dépistant les éléments dispersés, appuyant l'âme dans son effort d'unification. Comme l'Aède aveugle de Hölderlin, le poète « accompagne l'Assuré sur la voie de l'errance », c'est-à-dire qu'il accompagne tout en sachant que l'Assuré lui échappe. L'errant aveugle et mortel, ô paradoxe, ne s'intéresse qu'aux aspects de l'immortalité qu'il assemble. Il se soumet, le regard nu, aux vives précipitations. Sa parole même est précipitation. Elle doit rayonner comme un faisceau de laser traversant la mort.

La poésie se souvient d'Orphée. Elle sait qu'elle ne doit pas se retourner, afin d'assurer le passage de la parole morte vers la concentration lumineuse. L'errance est incompatible avec cet affaiblissement, cette dispersion du retournement. Toutefois, ne pas se retourner, aller au hasard n'est pas rassembler au hasard ou dissoudre les énergies totalisées par les sensations élémentaires. L'âme se meut sous les signaux des sens, mais elle ne peut s'abandonner aux crépitements des sens. Son jeu est d'une autre nature. Le mouvement de l'âme s'enfonce irrémédiablement dans le nocturne. La poésie se souvient de Job. Elle *n'est* que dans la solitude, et dans un rapport de tension avec son propre absolu. L'âge d'or de l'harmonie primitive la fascine moins que la faim d'une innocence inaccessible. De là toute une dimension tragique de la véritable écriture. De là une certaine folie, une tension parfois insoutenable. L'écriture ne sait pas qu'elle ne rassemble pas au hasard, mais n'assemble que ce qui la fonde, que ce qui l'approche du dévoilement. C'est peut-être grâce à cette intuition que Baudelaire a pu écrire : « Il y a dans le mot, dans le verbe, quelque chose de *sacré* qui nous défend d'en faire un jeu de hasard. » J'avance vers ne sais quoi, dirait Guillaume IX, mais je suis aiguillé par quelque dame lente derrière ma nuque et n'assemble que ce qui permet la quête véritablement errante. Parfois me trompé-je sur ma Dame, admettrait le

Chevalier à triste figure, mais parfois je sens sur mon front la brûlure de son baiser.

La poésie est donc une errance qui concentre les éléments dispersés de l'âme. Elle ne peut qu'être attentive à tout mal comme à toute gloire. Elle est « miséricordieuse », je veux dire, sensible au malheur de l'être, de l'homme et de Dieu. Elle est consciente de retourner aux sources de sa mère Mémoire ; c'est-à-dire qu'elle ne peut consentir à l'abandon des « corps de gloire », ni à la mutité grave et insaisissable du malheur. C'est pourquoi aucune poésie réellement authentique ne peut être désespérée. L'errance serait unimaginable sans l'accompagnement feutré d'une espérance secrète.

Ainsi les mots surgissent et vont sans piste. Des constellations imprévisibles apparaissent. Ce n'est pas sans raison que la société qui se sécurise de plus en plus par un encadrement et des structures mathématisés, et les pouvoirs qui tentent de paralyser l'esprit par l'argent, le mensonge ou la force, professent le mépris le plus incisif pour la fulgurance, l'errance et les mouvements de l'âme. En plein « temps de mépris », subsiste un mépris froid envers la poésie, lequel se déguise même sous mille démarches poétiques apparentes. Or, toute détestation, toute violence contre les mouvements de l'âme sont des blessures ouvertes à l'entropie, à la dissolution et à la mort. Et si la poésie doit être miséricordieuse et révoltée envers toutes les formes de mal et de malheur, elle ne doit jamais servir les formes actives de la haine et de la mort. Tout le travail de deuil, tout l'effort de concentration de l'activité poétique doit être une résistance à la mort indicible, le seul scandale : la mort de Dieu. La tâche de la poésie est dans l'errance assembleuse des traces de l'Invisible, depuis qu'Il s'est tu. Sommes-nous venus trop tard, comme l'a dit Hölderlin ? Les dieux sont-ils « par-dessus notre tête, en un autre monde » ? Peut-être... Néanmoins, il nous faut continuer le travail de remembrement, le passage par le désert, pour que la poésie puisse pressentir, bien avant nous, qu'il y a toujours quelque Présence unique. Sémélé même aurait-elle été vraiment détruite par la Foudre ? Alors le poème n'aurait d'autre raison que de rassembler ses cendres, ne serait-ce que dans le refus du retournement, dans la divagation torturante, dans

l'espace en deçà de la Lumière. Il faudrait bien que Jupiter reconsidère sa puissance et qu'il rende à Sémélé l'innocence de son âme et la gloire de son corps. La condition de cendre n'est pas un destin. L'être est fait pour mourir de vie dans l'éternelle étreinte. Toute poésie est une quête d'amour, une action directe pour augmenter la résistance du coeur à la Foudre.

En souvenir de Jérusalem,

FERNAND OUELLETTE